



*À la Bibliothèque de l'Institut,
du 30 mai au 31 juillet 2011*

Présentation de documents sur le thème :

Le Trente-Deuxième Fauteuil de l'Académie française

Le 16 juin 2011, Monsieur François WEYERGANS a été reçu sous la Coupole au trente-deuxième fauteuil de l'Académie française, et a fait l'éloge de Maître Maurice Rheims. Vingt-et-unième titulaire de ce fauteuil, il y fut précédé par des personnalités variées, évoquées ici par des ouvrages et documents choisis dans le fonds de la Bibliothèque de l'Institut, qui réunit les bibliothèques des cinq Académies composant l'Institut de France¹.

1. Claude FAVRE de VAUGELAS. 1585-1650. Admis à l'Académie française dès 1634.

Grammairien.



Claude Favre, seigneur de Vaugelas, appartenait à une famille de robe de la Bresse. Son père, éminent magistrat au service des ducs de Savoie, était aussi un lettré, fondateur en 1606 avec François de Sales de l'Académie florimontane. Il donna à son fils une éducation soignée et l'emmena dans ses voyages diplomatiques. Claude Favre connaissait le latin, le français, l'italien et

¹ Seul un choix d'ouvrages est présenté dans l'exposition. Pour avoir connaissance de tous les titres conservés à la bibliothèque, il convient de se reporter au catalogue, consultable en partie en ligne (www.bibliotheque-institutdefrance.fr) et en partie sur place, sous forme papier.

l'espagnol et put, après un bref séjour à la cour de Turin, s'établir à Paris où il remplit divers emplois à la cour de France. Il fut interprète de l'ambassadeur de la Régente en Espagne, gentilhomme de la maison du roi, chambellan de Gaston d'Orléans frère de Louis XIII, tout en conservant des liens avec la Savoie puisqu'il devint, à la fin de ses jours, gouverneur des enfants du prince Thomas de Savoie. Bien reçu dans le monde des salons et de la littérature, habitué de l'hôtel de Rambouillet et ami de Valentin Conrart, le fondateur de l'Académie française, il fut admis dans celle-ci dès 1634. Excellent grammairien, il devint une sorte d'oracle de la langue française.

« Vaugelas acheva ce que Malherbe avait entrepris. Boileau salua leur succès et Racine lui-même relisait les *Remarques sur la langue française* avant d'écrire ses pièces » écrit l'un de ses biographes².

✓ *Remarques sur la langue française utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris, veuve Jean Camusat et Pierre Le Petit, 1647. In-4°, édition originale. 4° O 55*

Vaugelas travailla pendant trente ans à ce célèbre ouvrage qui est constitué par une longue suite d'observations sur la langue, se succédant sans ordre précis : prononciation, forme d'un mot, conjugaison, construction d'un verbe, orthographe, genre d'un nom, sens d'un mot ou d'une expression, place des mots dans la phrase, etc.

Pour chaque point abordé, Vaugelas définit non pas des règles, mais le "bon usage" qui s'établit par l'observation uniquement et non par une analyse rationnelle. Il est fondé sur le principe de la netteté de l'expression et il rejette la néologie, l'emprunt, la technicité, l'indécence et le langage populaire.

Ce bon usage se trouve dans la langue parlée par la noblesse parisienne et en premier lieu par la Cour. C'est donc l'usage de la Cour, ce "magasin de la langue", qui prévaut s'il faut arbitrer entre deux possibilités. Lorsque ni la Cour ni la Ville n'ont de solution, Vaugelas préconise d'interroger les bons auteurs et, en dernière instance, les érudits et les savants, mais en se méfiant de leur propension à appliquer les règles latines à la langue française.

Vaugelas ne distingue pas le bon usage du bel usage. Il rejette pédanterie, les archaïsmes du vocabulaire, de la prononciation ou des constructions syntaxiques, de même que les néologismes. Les mots familiers et les termes techniques ne peuvent pas non plus faire partie du beau langage.

Vaugelas exerça une grande influence, non seulement sur les écrivains de son époque qui s'appliquèrent avec soin "à parler Vaugelas", mais aussi sur le Dictionnaire dont il devint responsable en 1639. Lorsqu'il mourut - insolvable - en 1650, ses créanciers saisirent tous ses manuscrits et l'Académie française dut se porter en justice pour récupérer ceux du Dictionnaire, qui lui appartenaient.

✓ *Quinte Curce, De la vie et des actions d'Alexandre le Grand, de la traduction de Monsieur de Vaugelas. Troisième édition sur une nouvelle copie de l'auteur qui a été trouvée depuis la première et la seconde impression*. Paris, Louis Billaine, 1668. 8° V 100 B**. Ex libris armorié gravé de Jean-Nicolas de Tralage³. Ex libris manuscrit et cachet de la bibliothèque de Saint-Victor. Mention manuscrite : « Tralage 50/1670 ».

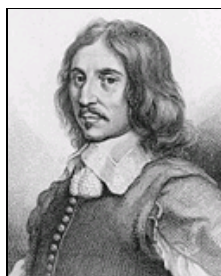
² André Combaz, *Claude Favre de Vaugelas, mousquetaire de la langue française*, Paris, Klincksieck, 2000, p. 13.

³ Jean-Nicolas de Tralage, neveu du lieutenant de police La Reynie, conseiller au Parlement de Paris, géographe et grand curieux, fit don de toutes ses collections à l'abbaye de Saint-Victor en 1698.

A sa mort⁴, Vaugelas laissa une traduction inachevée de l'historien latin Quinte-Curce dont il avait voulu faire un exemple à l'appui de ses *Remarques*, pour y tracer le modèle après avoir donné les préceptes. Cette traduction fut publiée trois ans plus tard par Chapelain et Conrart qui eurent à choisir parmi les cinq ou six versions différentes que Vaugelas avait laissées.

2. Georges de SCUDÉRY. 1598-1667. Élu à l'Académie française en 1650.

Romancier, auteur dramatique, poète.



Né dans une famille noble provençale où il reçut une éducation soignée, Georges de Scudéry resta orphelin, presque sans fortune, et embrassa la carrière des armes, une tradition familiale. « J'ai compté, écrit-il, plus d'années parmi les armes que d'heures dans mon cabinet ». Il quitta l'état militaire pour se consacrer avec succès à la littérature et composa des poésies, des pièces de théâtre, puis des romans qui lui valurent la meilleure part de sa réputation, bien qu'ils aient été, en réalité, écrits par sa sœur Madeleine.

Il fit partie, avec sa sœur, des poètes mondains groupés autour du salon de Madame de Rambouillet où il se lia avec plusieurs hommes de lettres en vue, parmi lesquels Chapelain, Corneille et Godeau.

Après le succès du *Cid*, en 1636, malgré son ancienne amitié avec Corneille, il déclencha la plus fameuse des querelles littéraires, avec ses *Observations sur le Cid*, qui provoquèrent un examen de la pièce par l'Académie.

Il bénéficia longtemps de la protection du cardinal de Richelieu et, après la disparition du ministre, le cardinal Mazarin le nomma gouverneur du fort de Notre-Dame-de-la-Garde, près de Marseille (1644-1647) et lui conféra un brevet de capitaine des galères.

Revenu à Paris pendant la Fronde, il resta fidèle au Grand Condé et fut exilé en Normandie.

. ✓ *Didon tragédie...* Paris, Augustin Courbé, 1637. 4°Q 149 G. Frontispice gravé par Daret d'après Charles le Brun.

✓ *Observations sur le Cid. Ensemble l'Excuse à Ariste et le Rondeau.* A Paris, au [sic] dépens de l'auteur, 1637. Reliure en veau fauve, dos orné. Ex libris gravé de Viollet Le Duc. 8° Q 565 A.

✓ *Le Vassal généreux, poème tragi-comique.* A Paris, Chez Augustin Courbé, Imprimeur & Libraire de Monsieur frere du Roy ..., 1636. 8°LB 405 (1).

✓ *Le Cabinet de Mr de Scudéry gouverneur de Nostre Dame de la Garde. Première partie.* Paris, Augustin Courbé, 1646. Frontispice gravé en taille douce. Relié avec *Poésies diverses*, 1649. Reliure en vélin souple de l'époque. 4° R 69 ZZ 4, n°2.

Commentaire [MP1] : Algré son ancienne amitié avec Corneille,

⁴ Fabrice Butlen, *Vaugelas et sa traduction de Quinte-Curce*. Positions des thèses de l'École des chartes, 1999, p. 85-89.

Cette série de 110 poèmes commentant des tableaux, réels ou fictifs, de peintres européens des 15^e, 16^e et 17^e siècles, est un musée imaginaire s'inscrivant dans la tradition des épigrammes artistiques, genre à vocation pédagogique développé depuis l'Antiquité. Scudéry s'y présente comme un grand amateur de peinture et se pose en connaisseur. La première partie seule est parue. Le frontispice, gravé par François Chauveau, représente l'intérieur d'un cabinet garni de tableaux et, au milieu de la pièce, une table portant une statue, une aiguière et des coquilles.



3. Philippe de Courcillon, marquis de DANGEAU. 1638-1720. Élu à l'Académie française en 1667 et à l'Académie des Sciences en 1704 (membre honoraire).

Militaire, diplomate et mémorialiste.



Philippe de Courcillon, dont la famille était assez ancienne et fortunée, naquit au château de Dangeau (Eure-et-Loir). Élevé jusqu'à l'âge de quinze ans par un précepteur au château familial de Sainte Hermine, en Vendée, il vint ensuite à Paris. Il fut présenté à Mademoiselle de La Vallière chez qui le roi le remarqua. Il aurait obtenu fortune et renommée grâce aux jeux de cartes à la cour, qu'il pratiquait avec une détermination exceptionnelle. Fontenelle rapporte : « ... //

divertissoit les Reines, et égayoit leur perte. Comme elle alloit à des sommes assés fortes, elle déplut à l'économie de M. Colbert, qui en parla au Roy, même avec quelque soupçon. Le Roy trouva moyen d'être un jour témoin de ce jeu, et placé derrière le marquis de Dangeau sans en être aperçu. Il se convainquit par lui-même de son exacte fidélité, et il fallut le laisser gagner tant qu'il vouloit».

Dangeau commença une carrière militaire en Flandres, où il servit sous Turenne en 1657. Il fut nommé en 1665 colonel du régiment du roi, qu'il accompagna comme aide de camp dans toutes ses campagnes. Il devint gouverneur de Touraine en 1667 et remplit plusieurs missions diplomatiques à Trèves, Mayence et Modène.

Il accéda en 1693 à la fonction de Grand Maître Général des ordres religieux, militaires et hospitaliers de Notre Dame du Mont Carmel et de Saint Lazare de Jérusalem.

Protecteur des gens de lettres, Dangeau se lia avec Boileau et fut élu membre de l'Académie française, sans avoir rien publié ; il devint en 1704 membre honoraire de l'Académie des sciences. De 1684 à 1720, il tint un journal sur la vie quotidienne à la cour de Versailles dont la première édition complète ne parut qu'au milieu du 19^e siècle. Son petit-fils transmit ce journal à Saint-Simon, et c'est en y adjoignant des *Additions* que Saint-Simon entreprit d'écrire ses propres *Mémoires*.

Son frère, l'abbé Louis de Courcillon de Dangeau, éminent grammairien, fut élu à l'Académie française en 1682.

✓ *Journal de la Cour de Louis XIV, depuis 1684 jusqu'à 1715, avec des notes intéressantes, etc.* Londres, 1770. 8° X 1143 F (n° 2).

Cette édition, préparée par Voltaire, constitue la première publication d'extraits du Journal de Dangeau.

✓ *Extrait des Mémoires du Marquis de Dangeau contenant beaucoup d'anecdotes sur Louis XIV et sa cour*, avec des notes historiques par Mme de Sartory. Paris, Rosa, 1817. 2 vol. In 12 GX 113.

✓ Pierre-Edouard Lémontey, éditeur, *Nouveaux Mémoires de Dangeau...* Paris, Deterville, 1818. 8° CX 126 A. Collection Chantelauze léguée à la bibliothèque de l'Institut, manuscrits, livres imprimés, estampes, sur l'histoire de France...

✓ *Journal du marquis de Dangeau publié en entier pour la première fois* par MM. Soulié, Dussieux, de Chennevières, Mantz, de Montaignon ; avec les additions inédites du duc de Saint-Simon... Paris, Firmin Didot frères, 1854-1860. 19 vol. 8° X 704.

Il s'agit de la première édition complète du Journal de Dangeau.

✓ *Lettres de lieutenant général en Touraine en faveur de M. de Dangeau*, 22 mai 1667. Copie d'époque. Ms Godefroy 310, fol 133.

« Louis par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. Nostre cousin, le duc de St Agnan, pair de France, chevalier de nos ordres et premier gentilhomme de nostre chambre, s'estant volontairement démis en nos mains de la charge de gouverneur, nostre lieutenant général en nostre province de Touraine, dont il estoit pourvu, en faveur de nostre cher et bien amé Philippe de Courcillon, chevalier marquis de Dangeau, collonel de nostre Régiment d'infanterie : la ditte démission nous a esté d'autant plus agréable que nous ne pouvons faire un meilleur choix que de sa personne pour remplir la ditte charge, tant pour avoir les qualités nécessaires pour la dignement exercer et pour la par[ticulière] affection qu'il a toujours témoigné avoir au bien de nostre service ... »

✓ *Lettre originale du marquis de Dangeau à François-Marie de l'Hospital, Duc de Vitry, « envoyé extraordinaire du Roy vers les Princes d'Allemagne, à Munik ».* Mayence, dernier jour de mars 1673. Ms 4501 (32). Appartient à un recueil d'autographes de membres de

l'Académie française spolié pendant l'Occupation, récupéré en Allemagne après la guerre, à l'origine non identifiée et attribué à la Bibliothèque de l'Institut en 1950.

« *Je ne suis point encore parti et je crains toujours quelque embarras nouveau, en cas que la trêve soit faite avec les Hollandais et avec M. de Brandebourg, il me semble que nous sommes menassés de séjourner en Allemagne mais si le Roy se met en campagne, je ne doute point que vous et moy n'ayons nostre congé. Les affaires dont nous nous sommes meslés se sont assez heureusement passées pour espérer qu'on ne nous refusera pas de suivre S.M. ...*

4. Louis-François-Armand du PLESSIS de RICHELIEU. 1696-1788. Élu à l'Académie française en 1720, membre honoraire de l'Académie des Sciences en 1731.

Maréchal de France, duc et pair.



Arrière-petit-neveu du cardinal de Richelieu, le maréchal de Richelieu, troisième duc de Richelieu, fut un libertin fastueux et un mécène généreux. Il se rendit célèbre par ses débauches, ses aventures amoureuses et ses duels. Il fut emprisonné à plusieurs reprises à la Bastille mais se montra par ailleurs habile ambassadeur à Vienne et à Dresde. Homme de guerre valeureux, il se distingua à la bataille de Fontenoy (1745).

Il fut élu à l'unanimité à l'Académie française à vingt-quatre ans, sachant à peine l'orthographe. Il demanda à Fontenelle, à Campistron et à Destouches de lui faire son discours de réception, puis puisa dans ces trois discours pour composer lui-même le sien, qu'il écrivit avec un grand nombre de fautes d'orthographe. Il exerça à l'Académie et sur l'esprit de Louis XV, une très grande influence ; ses idées en matière religieuse le rapprochaient plutôt de Voltaire dont il fut l'ami, mais il se montra à l'Académie l'adversaire des philosophes et le chef du parti religieux, disant que la religion était utile à la police de l'État.

Un jour qu'il eut à prononcer un discours au Roi, il demanda à Voltaire de le lui écrire, mais ce dernier s'amusa à en faire plusieurs copies qu'il fit distribuer, et, tandis que Richelieu lisait son discours, d'autres prononçaient avant lui la phrase suivante.

Le maréchal de Richelieu devint, en 1731, membre honoraire de l'Académie des Sciences. Il mourut doyen de l'Académie.

✓ *Discours prononcé le jeudi 12 décembre 1720 par Monsieur le duc de Richelieu, lorsqu'il fut reçu à la place de feu M. le Marquis de Dangeau, dans Recueil des harangues prononcées*

par Messieurs de l'Académie française. Tome quatrième 1714-1730. Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1735. 8° R 299 Y 20 (4) réserve, p. 191-205.

Reliure en veau jaspé fauve, triple filet doré encadrant les plats, fleurons dans angles, dos lisse orné de mouchetures d'hermines et d'un vase dorés, portant en queue l'inscription « Deschamps » dans une pièce en maroquin rouge, pièce de titre également en maroquin rouge, chasses ornées, tranches dorées

5. François-Henri d' HARCOURT. 1726-1802. Élu à l'Académie française en 1788.

Duc et pair, général.



La Révolution française laissa peu de temps à François-Henri d'Harcourt pour siéger à l'Académie française. Appartenant à la très ancienne Maison d'Harcourt, attestée en Normandie depuis le XI^e siècle, François-Henri fut le dernier descendant de la branche d'Harcourt-Beuvron qui compta de nombreux maréchaux de France et lieutenants généraux des armées du roi. Il fut également le dernier gouverneur de Normandie, de 1775 à 1789, et le dernier seigneur de Lillebonne (Seine-Maritime).

Sous le titre de *comte de Lillebonne*, il avait été capitaine de dragons dans le régiment d'Harcourt à seize ans, puis aide de camp de son oncle le duc d'Harcourt qui commandait une armée du roi en Bavière. En 1743, le roi lui donna le Régiment de Dragons de son nom, devenu vacant par la promotion de son oncle, le comte d'Harcourt. Il devint maréchal de camp en 1758, lieutenant général des armées en 1762 et lieutenant général de Normandie en 1764. En 1775, il devint le cinquième duc d'Harcourt. Il était pair de France, marquis de Beuvron, marquis de Saint Bris, baron de Chitry en Auxerrois, et fut fait chevalier de l'ordre du saint-Esprit en 1785. Louis XVI le choisit comme gouverneur du dauphin de France (1786-89). Il écrivit quelques pièces de théâtre destinées à être jouées chez lui, des poèmes, et son seul ouvrage conservé, un livre sur les jardins, *Traité de la décoration des dehors, des jardins et des parcs*, rédigé vers 1774, fut retrouvé et publié par Ernest de Ganay en 1919.

François-Henri d'Harcourt émigra en octobre 1790 sous le prétexte d'aller prendre les eaux à Aix-la-Chapelle. En 1792, un certificat du médecin de l'hôpital d'Aix-la-Chapelle attestait encore de la nécessité de lui prodiguer les bains d'eaux minérales pendant toute une saison. Il fut

néanmoins considéré comme émigré et ses biens furent vendus, à l'exception du château de Lillebonne qui devint propriété de la municipalité et fut restitué à ses descendant en 1808.

Dès avril 1792, le duc d'Harcourt prit position en faveur la restauration de la monarchie au côté de huit autres Pairs de France, parmi lesquels le duc de Mortemart, père de son gendre. En décembre de la même année, les armées françaises entrèrent à Aix la Chapelle et il se réfugia en Angleterre, à Staines, près de Windsor, où il passa les dernières années de sa vie. Il tenta en vain d'obtenir des Anglais la reconnaissance du comte de Provence, frère de Louis XVI, sous le titre de Louis XVIII et fut mis en résidence surveillée après que les Anglais eurent intercepté une lettre dans laquelle il suggérait au comte de Provence de soutenir l'Espagne plutôt que l'Angleterre à Saint-Domingue, en raison de la présence d'un Bourbon, son parent, sur le trône d'Espagne, ce qui permettrait d'espérer un retour de cette île à la France.

✓ *Branche d'Harcourt-Beuvron*, dans *Généalogies des Maisons nobles de France*, 18^e siècle. Manuscrit avec blasons coloriés. In folio. Ms 525, fol. 25. Provenance : Antoine Moriau (1699-1759), procureur du roi, fondateur de la bibliothèque de la Ville de Paris.

6. Lucien BONAPARTE. 1775-1840. Nommé à l'Académie française en 1803, exclu en 1816.

Homme politique.



Lucien Bonaparte était le second frère de Napoléon. Membre du Conseil des Cinq-Cents, il présidait cette assemblée le jour du Coup d'État du 18 brumaire. Il fut ministre de l'Intérieur sous le Consulat (1799-1800) puis ambassadeur en Espagne. Membre du Tribunat en 1802 puis du Sénat, il s'éloigna de la vie politique en raison de sa mésentente avec son frère.

Lucien Bonaparte s'intéressait sincèrement à la vie littéraire. Il fréquenta le salon de Madame Récamier et écrivit divers ouvrages en prose et en vers, notamment des romans : *Stellina* (1799) et *La Tribu indienne* et deux poèmes épiques : *Charlemagne ou l'Eglise délivrée* (1815) et *La Cynnéide ou la Corse sauvée* (1819). À son instigation⁵, Suard et Morellet préparèrent un projet de reconstitution de l'Académie française en 1800, projet qui ne fut pas réalisé mais qui inspira la réorganisation de l'Institut au début de 1803. Une deuxième classe y fut créée, sorte

⁵ Morellet rapporte que Lucien Bonaparte souhaitait fonder une société littéraire, dont il serait membre et qui veillerait exclusivement à la conservation du goût et au perfectionnement de la langue, en confectionnant un bon dictionnaire (*Mémoires sur la Révolution française*, chap. XI, p. 179-203).

d'Académie française déguisée, uniquement consacrée à la langue et à la littérature française. Lucien en fut nommé membre, en compagnie de Cabanis, Cambacérès, Sieyès, etc, alors qu'il n'était âgé que de 28 ans.

Il n'y siégea pas longtemps car, quelques mois plus tard, son remariage ayant déplu au futur empereur, il s'exila en Italie où le pape érigea pour lui en principauté la terre de Canino, près de Viterbe. Sa famille fut déclarée non dynaste et Lucien s'adonna dès lors exclusivement aux distractions artistiques et littéraires. Capturé par les Anglais alors qu'il tentait de fuir aux Etats-Unis, Lucien Bonaparte resta leur prisonnier de 1810 à 1814. Rallié à Napoléon pendant les Cent Jours, il fut fait pair de France et brièvement couvert d'honneurs, devenant *ipso facto* comte d'Empire. Proscrit de France à la Restauration, il fut exclu de l'Académie française et céda sa pension de membre de l'Institut à Pierre-Jean de Béranger, qu'il encourageait. Il finit ses jours en exil en Italie.

✓ ***Lettres manuscrites autographes adressées par Lucien Bonaparte à son frère Joseph, roi d'Espagne. 1808-1810. 17 lettres. Ms 5670.***

Ces lettres appartiennent à un ensemble de 900 lettres privées adressées à Joseph Bonaparte (1768-1844), roi de Naples (1806-1808) puis d'Espagne (1808-1813), entre 1806 et 1813. Emportées comme prises de guerre par le premier duc de Wellington après la bataille de Vitoria qui mit fin au règne de Joseph Bonaparte en Espagne (1813), elles furent offertes l'Institut de France, en 1954, par Gerald Wellesley, septième duc de Wellington.

Lettre exposée : Camino, 29 mai 1810. « *A Sa Majesté le roi d'Espagne et des Indes. Mon cher frère, J'ai reçu la réponse que vous m'avez adressé [sic] par Paris ; elle est courte, mais en peu de mots elle peint votre âme lorsqu'elle est libre des impressions étrangères. Oui, je suis sûr de votre tendresse et c'est la plus forte consolation que j'éprouve.*

Campi⁶ est revenu avec les mêmes ordres : le divorce ou l'Amérique. J'ai demandé moi-même au Ministre de la police mes passeports et je les attends pour partir. Si les vents me poussaient dans un port espagnol, ne pourrai-je pas aller vous embrasser dans le plus grand mystère [sic] ? J'aurai le temps peut-être de recevoir votre réponse. Dès que j'aurai reçu du ministre une réponse décisive, je vous écrirai. Malgré mes chagrins, je suis consolé par le sentiment de ma conscience et par mon bonheur domestique. Je vous embrasse et je vous prie de conserver votre tendresse à moi et à mes enfants Lolotte⁷, Christine, Charles, Letizia, Jeanne et Paul-Marie. Je vous les nomme tous parce que peut-être vous n'avez pas tous leurs noms présents [...] » (f. 164).

✓ ***Révolution de Brumaire ou relation des principaux événements des journées des 18 et 19 brumaire, par Lucien Bonaparte, prince de Canino, suivie d'une notice nécrologique sur ce Prince et d'une Ode intitulée « l'Amérique », extraite du recueil de ses poésies posthumes.*** Paris, Charpentier, 1845. 8° M 3581. Fonds Carette.

✓ ***La Vérité sur les Cent-Jours par Lucien Bonaparte, prince de Canino, suivie de documents historiques sur 1815.*** Paris, Ladvocat, 1835. In-8° LX 125 (Tome I, n° 6).

Le libraire-éditeur déclare dans l'avertissement que ce texte est un fragment des Mémoires que prépare Lucien Bonaparte.

⁶ André Campi, ami d'enfance, mentor et homme d'affaires de Lucien Bonaparte.

⁷ Filistine-Charlotte, sa fille aînée.

7. Louis-Simon AUGER. 1772-1829. Nommé à l'Académie française en 1816, secrétaire perpétuel en 1826.

Journaliste, auteur dramatique.



Louis-Simon Auger naquit et mourut à Paris. Il avait dix-sept ans lorsque sa première pièce, *Arlequin odalisque, comédie-parade en 1 acte et en prose, mêlée de vaudevilles* fut jouée à Paris en 1789. Après la Révolution, il se fit connaître comme journaliste ultra-royaliste en devenant rédacteur à la *Biographie universelle* et en collaborant à divers journaux tels que le *Journal de l'Empire* et le *Mercur de France*. Il fut nommé censeur royal en 1814.

Il fut nommé à l'Académie lors de la réorganisation de 1816 qui redonna leur nom et leur identité aux quatre Académies de l'Institut et qui remplaça par des partisans du nouveau régime les membres bonapartistes exclus. Il devint secrétaire perpétuel le 1er janvier 1826. Farouche opposant au Romantisme, il attaqua le *Racine et Shakespeare* de Stendhal devant la Chambre des pairs en 1823. Son activité littéraire a surtout consisté à éditer les classiques, parmi lesquels Boileau, La Bruyère, Molière, Racine et La Fontaine. Il publia également les œuvres de Montesquieu, Bossuet, Ducis, Sedaine, Dancourt et Duclos, ainsi que les Mémoires de Madame de Lafayette et de la Marquise de Caylus.

En janvier 1829, Auger disparut sans donner d'explication et son cadavre ne fut retrouvé dans la Seine que le 19 février suivant, à 40 kilomètres de Paris (voir ci-dessous). Ses biographes ont conclu à un suicide depuis le Pont des Arts.

Vu ces circonstances particulières, le remplaçant d'Auger, Charles-Guillaume Étienne, fut élu dès le 29 mars. Dans son discours de réception, il décrit son prédécesseur comme un savant austère qui aurait été submergé par la dépression : « *Le voilà parvenu au comble de ses vœux ; il a vu se réaliser tous les rêves de sa vie ; une noble existence littéraire, une compagne douée de toutes les grâces et de toutes les vertus, une jeune famille qu'il voyait croître avec orgueil, et dont les douces caresses le délassaient de ses travaux, un cercle d'amis peu nombreux, mais anciens, mais fidèles ; enfin toutes les jouissances de l'esprit, toutes les affections du cœur, répandaient autour de lui ce bonheur pur et vrai que l'académicien qui préside à cette solennité a si bien décrit, parce qu'il l'a peint d'après lui-même.*

Hélas ! c'est lorsque le présent lui offre tant de charmes, l'avenir tant de douceur, qu'un sombre nuage s'épaissit sur ses yeux ; l'étude qui était pour lui un repos, n'est plus qu'une fatigue ; ses travaux sont sans plaisir, ses livres sans attraits ; les soins empressés de la tendresse, les touchantes consolations de l'amitié pénètrent son âme, mais ne la guérissent point...»

✓ *Éloge de Nicolas Boileau-Despréaux, Discours qui a remporté le prix d'éloquence proposé par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut National, et décerné dans sa séance publique du 5 nivôse an XIII. Paris, Colnet-Mongie-Debray-Delaunay, 1805. Contenu dans un recueil intitulé "Pièces d'éloquence et de poésie qui ont remporté le Prix de*

l'Académie française depuis 1764 jusqu'en 1812». Reliure en maroquin à grains longs rouge, triple filet doré encadrant les plats, fleurons dans angles, dos lisse orné de 3 vases dorés, portant en queue l'inscription « Deschamp », tranches dorées. 8° R 299 Y, tome 5 (4).

✓ *Mélanges philosophiques et littéraires*. Paris, Ladvocat, 1828. 2 vol. 8° R 291 C.

✓ **Extraits du Journal du Commerce**, copies manuscrites. Fonds Jean-Baptiste Huzard, membre de l'Académie des Sciences qui réunit une collection d'opuscules sur la vie de l'Institut. HR5* (73) : - **21 janvier 1829** : « *L'Académie française, dans sa séance de samedi prochain, s'occupera du remplacement provisoire de M. Auger, en qualité de secrétaire perpétuel, aucun éclaircissement n'ayant été obtenu sur le sort de cet académicien. ...* », n° 21.

- **6 février 1829** : « *L'absence de M. Auger ne pouvant être constatée légalement, il ne sera possible de procéder à son remplacement que dans cinq ans, aux termes des statuts de l'Académie française.* ». *Ibidem*, n° 29

- **19 février 1829** : « *On a reçu hier, vers quatre heures, la nouvelle que le corps de Mr Auger venait d'être retrouvé à Meulan, au-dessous de St Germain. Il a pu facilement être reconnu. Ses vêtements n'étaient pas détruits ; il avait même encore dans sa poche une tabatière.* ». *Ibidem*, n° 36.

8. Charles-Guillaume ÉTIENNE. 1777-1845. Élu à l'Académie française en 1811, exclu en 1816 et réélu en 1829.

Poète, auteur dramatique.



Né à Chamouilley (Champagne), Étienne fut trois fois député et pair de France, secrétaire du duc de Bassano, censeur du *Journal de l'Empire*. Orateur politique, rédacteur au *Constitutionnel*, poète, auteur dramatique, il écrivit des opéras-comiques et une *Histoire du Théâtre Français depuis la Révolution*. Il fut élu une première fois à l'Académie le 22 août 1811. Sa pièce des *Deux Gendres* jouée au Théâtre-Français le fit accuser d'avoir plagié une pièce manuscrite de la Bibliothèque impériale, *Conaxa*, attribuée à un jésuite anonyme ; cela donna lieu à un grand nombre de pamphlets. Exclu par l'ordonnance de 1816 qui le proscrivit, il fut remplacé par le comte de Choiseul-Gouffier qui reprenait son ancien fauteuil. Étienne fut élu une seconde fois le 2 avril 1829.

✓ *Les Deux Gendres, comédie en 5 actes et en vers...* Paris, Théâtre-français, 11 août 1810. Paris, Jules Didot l'Aîné, 1811. 8° Q 1346 D.

✓ *Les Plaideurs sans procès, comédie en 3 actes et en vers*. Paris, Théâtre-français, 29 octobre 1821. Paris, Amyot, 1821.8° Q 1025 (D).

Préface : « *Il y a bientôt cinq ans que j'ai achevé cette comédie ; diverses raisons, que le public devinera fort bien, m'ont empêché de la faire représenter plus tôt [...] Les Académies étaient jadis paisibles au milieu des orages. Il était réservé à notre époque d'y faire pénétrer l'exil et toutes ses rigueurs [...] Je n'étais sur aucune liste de proscription politique, et je fus atteint par l'ostracisme littéraire. On chassait de l'Académie ceux-ci, parce qu'ils se trouvaient exilés en pays étranger, ou parce qu'ils avaient figuré dans le procès de l'infortuné Louis XVI ; ceux-là, parce qu'après avoir été dans les ordres sacrés, ils s'étaient engagés dans les liens de famille. Je n'étais pas hors de France ; je n'avais voté la mort de personne, je n'étais pas évêque marié, je restais en possession de tous mes droits civils et politiques, je n'en fus pas moins déporté de l'Académie [...] J'aime mieux être sorti de l'Institut par une injustice que d'y être entré par une ordonnance. Une ordonnance ministérielle en guise de diplôme académique est plus qu'un contre-sens qui choque, c'est un ridicule qui reste... »*»

✓ *Portrait lithographié de Charles-Guillaume Étienne, dans BOILLY fils, Recueil de portraits de personnages célèbres faisant partie des quatre différentes classes académiques de l'Institut / lithographiés par Boilly fils ; Institut royal de France*. Paris, Blaisot, marchand d'estampes, galerie Vivienne, 49, 1820-1823. 4° N.S. 1039.

9. Alfred de VIGNY. 1797-1863. Élu à l'Académie française en 1845.

Poète, dramaturge, mémorialiste.

Alfred de Vigny naquit au sein d'une famille issue de la vieille noblesse militaire. Après une vie de garnison monotone, où il passa quinze ans dans l'armée sans combattre, il fréquenta les milieux littéraires parisiens et fonda le cénacle romantique avec Victor Hugo, son ami, qui fit ensuite campagne pour lui à l'Académie. De 1822 à 1838, il écrivit des poèmes (*Poèmes antiques et modernes*), des romans (*Cinq-Mars, Stello*), des drames (*La Maréchale d'Ancre, Chatterton*) et des nouvelles (*Servitude et grandeur militaires*) qui lui apportèrent la célébrité. Après une rupture sentimentale avec Marie Dorval et la mort de sa mère, Alfred de Vigny, essentiellement parisien, ne fit que quelques séjours au Maine-Giraud, son domaine en Charente, et publia dans la *Revue des Deux Mondes* de 1843 à 1846 les grands poèmes : *La Flûte, La Sauvage, La Maison du Berger...* Ses poèmes ont été rassemblés dans le recueil posthume *Les Destinées* (1864).

Alfred de Vigny fut l'un des chefs de l'école romantique, courant très peu représenté à l'Académie française qui demeurait nostalgique du classicisme du Premier Empire. Après avoir raillé l'Académie dans sa jeunesse, Vigny s'y porta candidat en 1842 et fut élu le 8 mai 1845, après six vaines tentatives. Il nota plus tard : « *Toute élection a ses obscurités qu'il n'est à mon avis ni sage ni bienséant de sonder [...] J'ai presque toujours vu des élus (chacun l'est à son tour) qui voulaient trop en savoir sur ce qui leur était arrivé, se tromper comme des aveugles-nés l'auraient pu faire, remercier ceux qui auraient voté contre eux et battre froid à leurs partisans, croyant avoir bien lu au fond de l'urne. Il n'y faut jamais jeter les yeux plus qu'à la loterie et aux jeux de hasard.* »⁸

Sa réception sous la Coupole fut retardée par l'absence de Paris du directeur en exercice de l'Académie, le comte Molé, qui devait prononcer le discours d'accueil. Un antagonisme ancien et profond opposait Molé à Vigny car ils n'appartenaient pas aux mêmes groupes d'influence et Molé

⁸ Vigny, *Mémoires inédits*, publ. J. Sangnier, Gallimard, 1958, p. 191.

était ulcéré des critiques de Vigny envers les gloires de l'époque napoléonienne. Lors de la réception de Vigny sous la Coupole, le 29 janvier 1846, Molé prononça un discours venimeux qui traduisait les rancunes d'une partie de ses confrères contre l'école romantique. Vigny s'en trouva durablement blessé et refusa d'être présenté au roi par Molé, comme l'auraient voulu les usages. Grâce à l'entremise du jeune duc d'Aumale, qui avait assisté à la séance et rapporté l'affront à son père, Vigny fut cependant reçu peu après par le souverain en audience privée. Vigny ne siégea à l'Académie que lorsque Molé cessa d'en être directeur (juin 1846). Il fut alors très assidu, participa activement à la vie de l'Académie, dont il devint directeur à son tour⁹.

✓ **Poèmes. Héléna. La Somnanbule. La Fille de Jephté. La femme adultère. Le Bal. La Prison.** Paris, Pélicier, 1822. In 8°, non rogné, demi reliure. Poèmes annotés de la main de Mme de Vigny. Lov Ms D 631 bis. Collection Spoelberch de Lovenjoul.

Précieux exemplaire de cette première et très rare édition des Poèmes d'Alfred de Vigny. On lit au verso du feuillet qui précède Héléna : « *Sur cet exemplaire, ma mère écrivit des notes très sévères mais très justes pour la plupart, car ce poème est fort mauvais et n'a d'excuse que ma jeunesse. Alfred de Vigny, 1851.* »

✓ **Cinq Mars ou une conjuration sous Louis XIII.** Deuxième édition revue et corrigée. Paris, Le Normant Père, 1826. 4 vol in 18. Demi-dos fauve, pièces noires, dos orné. Lov D 2273-2276. Collection Spoelberch de Lovenjoul. Ex libris gravé aux armes de Pierre-Antoine Berryer (1790-1868), avocat et homme politique.

✓ **Préface manuscrite de Quitte pour la peur, première version.** Manuscrit autographe. Fonds Madeleine et Francis Ambrière. Ms 7889-1, f. 1.

« *Cette petite comédie qui fut composée et représentée en 1833 à l'Opéra, n'est autre chose quant au fond de la pensée qu'un conseil de miséricorde donné aux maris qui se croient offensés. Ce conseil leur est donné par l'exemple d'un jeune seigneur qui n'inflige à sa femme, pour toute punition, qu'un pardon dédaigneux et une mauvaise nuit...* »

✓ **Poèmes antiques et modernes.** Paris, H. Delloye-V. Lecou, 1837. Demi-reliure et coins, soulignés par un filet doré, en maroquin de l'époque, plats gaufrés, dos lisse orné, tranches dorées. 8° Bernier 627 réserve. Legs Louis Bernier, membre de l'Académie des Beaux-Arts.

Premier volume de la première édition collective des oeuvres d'Alfred de Vigny, truffé de deux feuillets de vers de la main de Vigny, ébauche de la première et de la troisième strophe du poème « Le Bateau » :

« *Viens sur la mer, jeune fille
Sois sans effroi.
Viens, sans trésor sans famille, seule avec moi...* »

✓ **Feuillet manuscrit au sujet d'un Prix de l'Académie,** 25 avril 1861. Manuscrit autographe. Fonds Madeleine et Francis Ambrière. Ms 7889-3, f. 5.

Vigny se montra toujours généreux avec les hommes de lettres en difficulté et consacra une grande partie de son activité académique à aider des auteurs par l'attribution de prix. Le document exposé appartient à une série de feuillets préparatoires de ses prises de parole pour le Prix Décennal¹⁰ de 1861. Vigny s'y montre amer car George Sand, qu'il souhaitait voir couronner, a été écartée pour immoralité¹¹: « *Point de prix. Est-ce la faute de l'Académie française, après tout, si un écrivain célèbre a manqué de mesure et, pour se populariser mieux, a flatté les*

⁹ Voir Lise Sabourin, *Alfred de Vigny et l'Académie française*, Paris, Honoré Champion, 1998, et Alfred de Vigny, *Papiers académiques inédits*, édition critique commentée par Lise Sabourin, *Ibid.* 1998.

¹⁰ Ce prix avait été fondé par Napoléon III pour couronner une production du génie humain propre à honorer ou servir la France.

¹¹ Voir Lise Sabourin, *op. cit.* p. 786.

penchants criminels du peuple? Est-ce sa faute si les autres ont manqué de talent littéraire et ont faussé l'histoire et attaqué la religion de la France ? Tant pis pour les hommes de lettres s'ils n'ont pas satisfait les Patriciens des lettres.

Ou : Qu'en dira-t-on ? Pourquoi « Le Prix à tout prix » ? - L'Académie s'est prononcée. La Beauté suprême de l'art dans les œuvres d'imagination devait pour elle occuper le 1er rang. Elle a été déclarée secondaire. La morale et le respect des convenances doit l'emporter. Voyons si elle se trouve dans le devoir et la religion naturelle. »

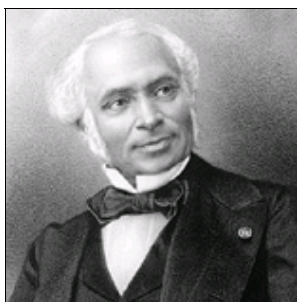
✓ Portraits gravés d'Alfred de Vigny :



A gauche : pointe sèche, 11,2 x 7 cm. A droite : portrait imprimé dans *Galerie des contemporains illustres*, 15 x 14 cm. Fonds Madeleine et Francis Ambrière. Ms 7889-3, f . 138- 139.

10. Camille DOUCET. 1812-1895. Élu à l'Académie française en 1865, et secrétaire perpétuel en 1876.

Poète, auteur dramatique.



Camille Doucet étudia le droit, puis entra dans l'administration. En tant qu'auteur dramatique et poète, il était l'un des habitués du salon de la princesse Mathilde et devint directeur de

l'administration des théâtres (1863). Il écrivit des vaudevilles, des à-propos, des scènes lyriques et des comédies en vers.

Il fut un des douze candidats à l'Académie française au fauteuil de Scribe en 1862, mais c'est Octave Feuillet qui fut élu. En 1864, il se présenta concurremment avec Joseph Autran à la succession d'Alfred de Vigny. Onze tours de scrutin eurent lieu sans donner de résultat et l'élection fut renvoyée à l'année suivante. Cette fois Camille Doucet l'emporta contre Jules Janin. Il fut reçu par Jules Sandeau le 22 février 1866. Dix ans plus tard, il fut nommé secrétaire perpétuel.

En tant que directeur de l'administration des théâtres, Camille Doucet autorisa en 1867 les cafés-concerts « à s'offrir des costumes, des travestissements ; à jouer des pièces, à se payer des intermèdes de danse et d'acrobatie » ; ces mesures favorisèrent l'essor ultérieur des grandes salles de spectacles parisiennes telles que les Folies Bergère ou l'Olympia.

Son confrère au théâtre et à l'Académie, Ernest Legouvé¹² dresse de lui un portrait fort sympathique : « *Il avait cela de particulier, qu'il renfermait trois personnes très différentes, presque contradictoires, mais qui se fondaient si bien ensemble, que leur union seule lui a permis de montrer, à la fin de sa carrière, tout ce qu'il était et tout ce qu'il valait. Ces trois personnes étaient un poète comique, un administrateur et un secrétaire perpétuel de l'Académie [...]*

Camille Doucet est un des auteurs que j'ai connus, le plus absolument exempt d'envie et de vanité. Il n'était pas envieux, parce qu'il admirait ; il n'était pas vaniteux, parce qu'il se comparait, et se mesurait [...]. Comme la liberté des théâtres n'existait pas à ce moment, puisque c'est lui qui l'a créée, toutes les scènes, petites ou grandes, subventionnées ou non, tombèrent sous son autorité. Tous les artistes, auteurs ou interprètes, lyriques ou dramatiques, relevèrent plus ou moins de lui ; ils vinrent presque tous chercher en lui un arbitre, un intermédiaire, un conseiller, un appui ; mais, du même coup, par un hasard providentiel, ce grand pouvoir obtenu par C. Doucet donna pleine satisfaction à son goût le plus passionné et à ses qualités les plus délicates [...]

Il était serviable de la tête aux pieds. Serviable d'esprit, serviable de cœur, serviable de jambes et, ce qui est plus rare, serviable de bourse [...]

La grande ambition de sa vie avait été de pouvoir écrire sur sa carte : « Membre de l'Académie française. » Tous les autres titres n'étaient pour lui que secondaires à côté de celui-là. Or, qu'arriva-t-il quand se produisit sa candidature ? C'est que, tout ce qu'il avait fait de bien s'ajoutant à tout ce qu'il avait écrit de distingué, l'Académie accueillit avec une double faveur cet homme de talent, qui avait tant de cœur, j'ajoute et tant d'esprit, car il en avait beaucoup, et du meilleur, moitié bonne grâce, moitié gaieté railleuse ; la bonne grâce faisant passer la raillerie ; la raillerie donnant du piquant à la bonne grâce. Je n'ai jamais vu académicien plus content et plus modeste.

Camille Doucet [...] inaugura son secrétariat perpétuel par deux innovations qui furent presque des révolutions. D'abord, il fit de son salon le salon de l'Académie. Pour débiter, bouleversement des lieux mêmes ! changement complet de décor ! Les quatre ou cinq petites pièces obscures, étroites et encombrées, se métamorphosent en un bel appartement de réception. Des vitraux, au lieu de vitres ; des portières, au lieu de portes ; partout des tableaux, des objets d'art ; çà et là, des tables chargées de bibelots et figurant le tohu-bohu charmant des plus élégants salons aristocratiques.

Même métamorphose dans les invités. Camille Doucet y appela... le monde ! Comme ses diverses fonctions l'avaient mis en rapport avec toutes les classes de la société, le grave palais de l'Institut ne vit pas sans étonnement ces réunions de jour et de soir, si brillantes, si variées, si

¹² *Dernier travail, derniers souvenirs, Mémoires*, Paris, Hetzel, 1898, chapitre XVI.

amusantes ! On y trouvait de tout : à côté des divers membres de l'Institut, des ambassadeurs, des ministres passés, présents et futurs, des candidats à la veille d'être élus, et des candidats qui ne le seront jamais : un mélange tout à fait charmant de femmes élégantes, riches, titrées, spirituelles, jolies ; puis, parfois, une étoile de la Comédie-Française, traversant tous les groupes et laissant derrière elle son petit sillon lumineux. Mais, fait plus curieux, ce salon si gai était celui où il se disait peut-être le moins de mal du prochain. Je sais bien pourquoi. Pour créer un salon, il y a une chose indispensable : c'est une femme. Or, Camille Doucet en avait deux, sa femme et sa fille. Toutes deux bienveillantes et sympathiques de nature, comme lui ; elles donnaient le la de la courtoisie et de la bonté. Il était l'honneur de ce salon, elles en étaient le charme.

Restait la partie la plus difficile de son rôle de secrétaire perpétuel, le rapport annuel.

Les noms de ses devanciers étaient bien propres à l'effrayer. Il n'avait ni l'éloquence et l'élévation de vues de Villemain, ni la forte culture littéraire de M. Patin ; de plus, une partie notable des matières qu'il avait à traiter lui était étrangère.

Rien de plus frappant que la façon dont il s'y prit pour suppléer à ce qui lui manquait, ou le compléter.

Membre de toutes les commissions, de par le règlement, il assistait à toutes les séances importantes ; il s'instruisait en écoutant. Il prenait en note tout ce qui s'y disait d'intéressant et de nouveau ; le concours jugé, il priait chacun des rapporteurs de lui donner un court résumé de ce qu'il avait dit ou écrit ; puis, le printemps venu, il rassemblait tous ces éléments et les fondait dans son propre travail, en les marquant de son empreinte, en y faisant sa part. Cette part était double. Auteur dramatique, il y apportait les deux qualités fondamentales de notre art : d'abord le talent de faire un plan, c'est-à-dire de répandre, dans l'ouvrage le plus confus, l'ordre et la progression ; puis, de mettre les choses à l'effet. C'est pour nous, au Théâtre, une condition de succès sine qua non.

Le public accepte les idées les plus sérieuses, les conceptions les plus élevées, mais il lui faut, de temps en temps, un mot plaisant qui l'égayé, un mot touchant qui l'émeuve ; eh bien ! Camille Doucet appliquait, quai Conti, ce qu'il avait pratiqué rue de Richelieu. Il eut l'art de semer çà et là, dans ses rapports, des phrases courtes, qui résumaient les sujets les plus graves sous une forme piquante ; ajoutez encore le tact, le goût de l'homme du monde, qui sait, en restant sincère, mesurer l'éloge, tempérer la critique, parler de tout sobrement, discrètement, indiquer, d'un trait rapide mais vif, ce qui pour d'autres demanderait une page ; et de tout cela sortait une œuvre à la fois sérieuse et légère, amusante et instructive...»

✓ **Le Fruit défendu : Comédie en trois actes, en vers représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, par les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 23 nov. 1857.** 2e éd. Paris, Michel Lévy frères, 1858. 8 Pierre 5623 (A).

✓ **La Chasse aux fripons. Comédie en trois actes et en vers.** Paris, Furne, 1846. In 18 Q 636H. Reliure en chagrin bleu foncé, dos orné, tranches dorées.

Envoi autographe : « Hommage offert à la bibliothèque de l'Académie française, Camille Doucet »

✓ **Le Dernier banquet de 1847, comédie-revue en 3 tableaux et en vers** représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre royal de l'Odéon, le 30 décembre 1847. Paris, impr. de Boulé, 1848. 8° Q 1347 (Ka).

✓ **Portrait photographique de Camille Doucet** par Eugène PIROU, vers 1885. Photoglyptie, 28 x 21 cm. Objet 64.

Provenance : commande et don d'Henri d'Orléans, duc d'Aumale. Cette photographie appartient à un recueil de photographies des membres de l'Institut contemporains du duc d'Aumale, recueil commandé par ce dernier, qui appartenait à trois académies sur cinq.

11. Marquis Charles-Albert COSTA de BEAUREGARD. 1835-1909.
Élu à l'Académie française en 1896.

Historien, homme politique.



Né à La Motte-Servolex (Savoie), Charles-Albert Costa de Beauregard tenait son prénom du roi Charles-Albert de Savoie, dont il composa plus tard la biographie. Il était l'héritier d'une famille liée autrefois au roi de Sardaigne et qui avait souvent combattu la France dans l'armée de la Maison de Savoie, ce qui fut rappelé par certains opposants à son élection à l'Académie française. Il fut conseiller général de la Savoie dès l'annexion de cette province à la France en 1860. Il participa à la guerre franco-prussienne en tant que commandant du 1er bataillon des mobiles de la Savoie, et fut blessé et fait prisonnier en janvier 1871.

Député de Savoie en 1871, il vint siéger à Versailles en se soutenant encore avec des béquilles ; puis il se retira de la politique pour se consacrer à l'histoire de sa famille, de la Savoie et de la monarchie. Il fut membre de l'Académie de Savoie, et son président de 1887 à 1889.

✓ *Lettre originale de Costa de Beauregard, député de la Savoie, à M. Conil, 1871 ou 1872, sur papier à en tête de l'Assemblée nationale. Ms 4501 (32). Appartient à un recueil d'autographes de membres de l'Académie française spolié pendant l'Occupation, récupéré en Allemagne après la guerre, attribué à la Bibliothèque de l'Institut en 1950 en raison de son origine non identifiée.*

« Mon cher Monsieur, Votre lettre m'arrive trop tard. Car après engagement pris de soutenir dans la faiblissime limite de mon action la candidature de M. Duquesnel beau-frère de mon gros voisin le sténographe Lagache. Je suis plus malheureux que coupable de vous refuser ainsi le premier service que vous me faites le plaisir de me demander. A vous, Costa. »

✓ *Prologue d'un règne. La jeunesse du roi Charles-Albert.* Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1892. Deuxième éd. 8° N. S. 8166.

✓ *Épilogue d'un règne. Les dernières années du roi Charles-Albert.* Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1895. Deuxième éd. 8° N. S. 8167.

✓ *Prédestinée.* 7^e édition. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1897. 8° N. S. 577.

✓ *Courtes Pages.* Paris, Plon-Nourrit, 1902. 8° N. S. 5438.

✓ *Pages d'histoire et de guerre.* Préface par Henry Bordeaux. Avec un portrait. 3e éd. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1909. NSd 10 177.

12. Hippolyte LANGLOIS. 1839-1912. Élu à l'Académie française en 1911.

Militaire.



Né à Besançon d'une vieille famille franc-comtoise, Hippolyte Langlois était le fils d'un avocat. Après des études secondaires à Metz, il entra à l'École polytechnique en 1856. Admis dans l'artillerie il devint capitaine en 1866. Il participa à la guerre de 1870 au sein de l'Armée de Metz avec laquelle il fut fait prisonnier. Chef d'escadron en 1878, il fut nommé lieutenant-colonel en 1884. Il devint peu après professeur de tactique d'artillerie à l'École supérieure de guerre, fut promu général de brigade en 1892, divisionnaire en 1898. Le général Langlois est l'un des maîtres d'œuvre de la conception du canon de 75. Après avoir dirigé l'École de guerre de 1898 à 1901, il siégea comme membre du Comité technique d'état-major, puis fut appelé à la tête du 20e Corps d'Armée à Nancy de 1901 à 1903, et enfin conclut sa carrière comme membre du Conseil supérieur de la guerre.

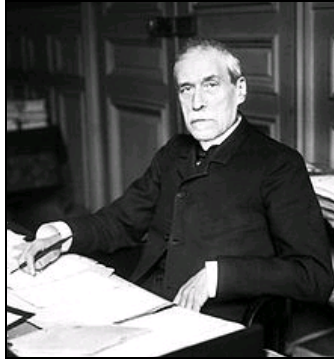
Le général Langlois est l'auteur d'ouvrages théoriques (*L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*, *Études sur le Terrain*) et historiques (*La Guerre turco-russe*, *La Guerre anglo-boer*). Il fut élu sénateur de Meurthe-et-Moselle en 1906 et à l'Académie française en février 1911. Emporté par la maladie, il mourut quelques mois après sa réception en juin 1911 par Émile Faguet.

✓ *L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*, par le Colonel Langlois, professeur à l'École supérieure de guerre. Paris, Libr. Militaire L. Baudoin, 1892. 2 vol et un atlas. 8° N 125.

✓ **Portrait**, dans : Général Guillin, *Le Général Hippolyte Langlois*. Besançon, Impr. Jacques et Demontrond, 1913. 8° N.S. 22 680. Envoi autographe « *A Monsieur Frédéric Masson, membre de l'Académie française, témoignage de reconnaissance et hommage de l'auteur.* »

13. Émile BOUTROUX. 1845-1921. Élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques en 1898 et de l'Académie française en 1912.

Philosophe, historien de la philosophie.



Né à Montrouge, Émile Boutroux fit ses études secondaires au lycée Napoléon (Henri IV) et fut reçu en 1865 à l'École Normale Supérieure. Il poursuivit sa formation à l'Université d'Heidelberg, où il s'initia à la philosophie allemande, avant d'obtenir un poste de professeur de philosophie au lycée de Caen. Ayant soutenu sa thèse de doctorat en 1874 sur *La Contingence des lois de la nature*, il enseigna à la faculté de Montpellier, à Nancy, puis à l'École Normale Supérieure, où il devint maître de conférence en 1877. En 1888, lui fut attribuée la chaire d'histoire de la philosophie moderne de la Sorbonne.

À travers son enseignement et ses œuvres, parmi lesquelles on peut citer *La Grèce vaincue par les stoïciens* (1875), *Socrate, fondateur de la science morale* (1883), *De l'idée de loi naturelle dans la science et la philosophie* (1895), *Questions de morale et d'éducation* (1897), *Pascal* (1900), *La Philosophie de Fichte* (1902), *Psychologie du mysticisme* (1902), *Science et Religion dans la philosophie contemporaine* (1908), il s'affirma adversaire résolu du scientisme. Philosophe spiritualiste, Émile Boutroux a défendu l'idée que la religion et la science étaient compatibles. Son œuvre annonce à bien des égards celle de Bergson, son cadet de quelques années.

Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques en 1898, il fut directeur de la fondation Thiers en 1902, et essuya un échec à l'Académie française au fauteuil de Sardou en 1909, avant d'être élu en 1912.

La Bibliothèque de l'Institut conserve un fonds de papiers manuscrits d'Émile Boutroux donné en 1950 par Mme Pierre Villey née Louise Boutroux et M. Dominique Parodi, membre de l'Académie des Sciences morales (Ms 4118-4122).

✓ **Dissertation d'Émile Boutroux à l'École normale supérieure. Lettres, Première année. 1865 ou 1866. Première Guerre médique et Préliminaires de la Seconde. Les Athéniens seuls défenseurs de la Grèce, 492-480.** Ms 4120 (1).

Annotation : « Très bon travail - vive intelligence de la question - citations habilement choisies - style rapide et distingué. Toute la composition a de l'unité. »

✓ **Notes autobiographiques manuscrites. 15 février 1909.** Ms 4122 (5).

« Dès l'École normale, je me suis demandé pourquoi la philosophie était confinée dans la section des Lettres, alors que chez tous ses grands interprètes : un Platon, un Aristote, un Descartes, un Leibnitz, un Kant, elle avait participé de la science, au moins autant que de la religion, de l'art, de la poésie et des lettres.

Il me sembla qu'à se faire purement littéraire, la philosophie s'exposait à n'être qu'une littérature ennuyeuse ou une science purement verbale. Si elle avait affaire à la vérité et non pas seulement aux aspirations du sentiment, elle ne pouvait considérer les acquisitions des sciences positives comme lui étant étrangères... »

✓ *La Théorie de la connaissance dans l'Antiquité. Cours professé à l'École normale en 1878-1879.* 583 pages. Manuscrit Ms 4121 (2).

✓ *Science et religion dans la philosophie contemporaine.* Paris, E. Flammarion, 1908. Collection « Bibliothèque de philosophie scientifique ». NSd 3658.

✓ *William James.* Paris, A. Colin, 1911. NSd 4568. Envoi autographe de l'auteur à l'Académie des Sciences morales et politiques.

14. Pierre de NOLHAC. 1859-1936. Élu à l'Académie française en 1922.

Historien, historien de l'art, poète.

Pierre Girauld de Nolhac¹³, dit Pierre de Nolhac, naquit à Ambert (Puy-de-Dôme), et demeura toujours attaché à son Auvergne natale. Il déclara un jour n'avoir jamais eu qu'une vocation, l'École des chartes, à laquelle il renonça cependant, pour se plier à la volonté de ses parents. Il s'installa à Paris en 1880 pour préparer une licence de lettres à la Sorbonne et à l'École pratique des hautes études, puis devint membre de l'École française de Rome, où il travailla sur l'humanisme italien du 16^e siècle. Il obtint en 1886 un poste à la Bibliothèque nationale et devint maître de conférence en philologie à l'École des Hautes études. Entré comme conservateur adjoint au musée de Versailles en 1887, il fut nommé conservateur en titre dès 1892. La même année il soutint une thèse sur *Pétrarque et l'Humanisme*. Pierre de Nolhac, parallèlement à ses activités de conservateur, enseigna à l'École du Louvre. Il a laissé une œuvre importante consacrée à l'histoire, et particulièrement à l'humanisme de la Renaissance. Il traduisit Erasme et fut familier de Pétrarque et de Ronsard. Lors de son séjour à l'École française de Rome (1882-1885), il avait découvert à la Bibliothèque vaticane des manuscrits inédits de Pétrarque et rédigea une monographie sur Fulvio Orsini. Il a également consacré plusieurs ouvrages à la reine Marie-Antoinette et au château de Versailles. En marge de son œuvre d'historien, il fut un poète ami de Heredia et de Leconte de Lisle, reconnu en son temps, notamment par son ami le poète italien Gabriele D'Annunzio.

Son action au musée du château de Versailles a été déterminante, puisqu'il a largement contribué à sa modernisation et à en reconstituer les collections, notamment celle du mobilier, qui avait été dispersée pendant la Révolution française. Il joua un rôle dans les préparatifs de la signature du traité de Versailles qui eut lieu dans le château en juin 1919. En rendant au château tout son attrait, il contribua à redonner un lustre à la vie mondaine versaillaise et y attira le comte de Montesquiou, Daudet, Goncourt, Barrès, Whistler, Masson. Le château et le parc devinrent volontiers une source d'inspiration pour les artistes comme Leloir, Le Sidaner, Helleu, Rouault ou Denis. En 1920, il prit sa retraite de Versailles et devint directeur du musée Jacquemart-André où il s'éteignit à l'âge de soixante-seize ans.

Nolhac détestait l'Allemagne mais considérait l'Italie comme sa seconde patrie ; à la fin de sa vie, il fonda le Comité France-Italie dont la vocation était le rapprochement des deux pays. Foncièrement républicain, il était devenu le gendre d'une famille royaliste et fut père d'une

¹³ Cette notice doit beaucoup à l'ouvrage de l'arrière petite-fille de P. de Nolhac, Claire Salvy : *Pierre de Nolhac 1859-1936*, Editions du Roure, 2009.

famille nombreuse de sept enfants dont quatre survécurent. Il était partisan de l'ordre, de la hiérarchie, de la mesure, de la nuance, et déclarait : " Je suis un fanatique de la modération"

Deux des tentatives de Pierre de Nolhac pour entrer à l'Académie française se soldèrent par un échec ; il fut battu, en 1907, par Henri Barboux au fauteuil Brunetière, et en 1911, par Henri de Régnier au fauteuil de Vogüé. En 1922, il fut élu grâce au soutien de M. Barrès.

Les archives de Pierre de Nolhac ont été données en 2003 à la bibliothèque municipale de Versailles, mais la Bibliothèque de l'Institut conserve une boîte et 4 volumes de documents manuscrits relatifs à ses recherches sur l'humanisme en Italie à la Renaissance (Ms 5373-5377. Dons de Henri Girauld de Nolhac, fils de l'auteur, 1936).



✓ *La Dauphine Marie-Antoinette*. Paris, Boussod, Valadon et Cie, 1896. 4° Schlumberger 298. Exemplaire 844/1000. Envoi autographe de l'auteur à Gustave Schlumberger, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

✓ *Érasme, Eloge de la folie*. Traduction de Pierre de Nolhac. Paris, Editions J. Terquem, 1927. Eaux-fortes de Chas-Laborde. 4° N.S. 5562 réserve. Exemplaire B/130 imprimé pour la Bibliothèque de l'Institut.

✓ *Histoire du Château de Versailles*. Paris, Emile-Paul, 1911. 2 vol. 4° N.S. 3513.

✓ *Pages auvergnates*. Dessins par Henri de Nolhac. Saint-Félicien-en-Vivarais, Au Pigeonnier-Paris, Maison du livre français, 1931. Collection « Auvergne ». NSd 13 052. Exemplaire n° 659/690.

Henri de Nolhac (1884-1948), peintre et dessinateur, est le deuxième des sept enfants de Pierre de Nolhac et de son épouse.

✓ « *Pétrarque et l'humanisme* ». Manuscrit de la thèse de doctorat de P. de Nolhac, 1892. 412 feuillets. Ms 5374.

✓ *Vers pour la Patrie 1914-1918*. Paris, Emile-Paul frères, 1920. 8° Schlumberger 1417. Envoi autographe de l'auteur à Gustave Schlumberger, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

15. Cardinal Georges GRENTE. 1872-1959. Élu à l'Académie française en 1936.

Homme d'Église, historien, essayiste.



Fils d'un conseiller général de la Manche, Georges Grente fit ses études à Saint-Lô et à l'Université de Paris, où il consacra sa thèse de lettres au poète Jean Bertrand, et obtint un doctorat de droit. Il fut ordonné prêtre en 1895 et se consacra à l'enseignement.

Professeur successivement dans plusieurs établissements de Normandie, il fut nommé en juillet 1914 recteur de l'Université catholique de Lille, mais la guerre l'empêcha d'occuper ce poste. Il devint alors supérieur de l'Institut Saint-Paul de Cherbourg.

Le pape Benoît XV le nomma évêque du Mans en 1918. A 46 ans, il fut alors le plus jeune évêque de France et administra l'évêché du Mans pendant près d'un demi-siècle. Le pape Pie XII le nomma en mars 1943 archevêque *ad personam* et le créa cardinal lors du consistoire du 12 janvier 1953. Le cardinal Grente participa au conclave de 1958 et mourut le 5 mai 1959 au Mans. Il est enterré dans la cathédrale.

Grand voyageur (Levant, États-Unis, Irlande, Europe centrale) et auteur de nombreux ouvrages, il fut élu à l'Académie française le 12 novembre 1936, le même jour que l'amiral Lacaze et Jacques de Lacretelle.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages, récits de ses voyages, ouvrages d'éducation, hagiographies. Son nom reste attaché au *Dictionnaire des Lettres françaises* (7 volumes parus entre 1951 et 1972) dont il assumait la direction et qui est communément désigné comme *le Grente*. Monseigneur Grente en avait créé le bureau de rédaction en 1936, mais mourut trop tôt pour en voir l'achèvement.

- ✓ *Aimer et servir*. Paris, Arthème Fayard, 1959. NSd 19 337.
- ✓ *Aux Parents. Les vices actuels de l'éducation familiale*. Paris, Gabriel Beauchesne, 1924. NSd 15 026.
- ✓ *La Composition et le style : principes et conseils*. Paris, G. Beauchesne, 1921 (la première édition parut en 1909). In-16 NSd 10 729.
- ✓ *L'Éminence grise*. Paris, Gallimard, 1948. Nouvelle édition revue et augmentée. 8° N.S. 24 114. Envoi autographe de l'auteur : « A l'Académie française, Georges Grente, Archev. Ev. Du Mans ».
- ✓ *Français et Chrétiens*. Paris, Bonne presse, 1941. NSd 15 928. Envoi autographe de l'auteur : « A l'Académie française, Georges Grente, Evêque Du Mans ».
- ✓ *Rayons de France*. Paris, Gabriel Beauchesne, 1935. Troisième édition. NSd 15 029.
- ✓ *Une Mission dans le Levant*. Paris, Gabriel Beauchesne, 1922. 8° N.S. 16 464.
- ✓ *Vie et passion de Jeanne d'Arc*. Paris, Arthème Fayard, 1955. NSd 18 296. Envoi autographe de l'auteur : « A l'Académie française, Georges card. Grente ».

16. Henri MASSIS. 1886-1970. Élu à l'Académie française en 1960.

Essayiste, critique littéraire et historien de la littérature.



Après des études au lycée Condorcet, où il fut l'élève d'Alain, puis à la Sorbonne et au collège de France, où il suivit les cours de Bergson, Henri Massis obtint en 1908 sa licence de philosophie. Reçu chez Anatole France et Maurice Barrès, il fit une entrée précoce dans le monde des lettres en publiant à 19 ans son premier ouvrage : *Comment Émile Zola composait ses romans*. Suivit en 1907 *Le Puits de Pyrrhon*, et en 1909 *La Pensée de Maurice Barrès*. Voué à la littérature et au journalisme, il collabora à *L'Opinion*, où il publia, avant la Grande Guerre, avec Alfred de Tarde, et sous le pseudonyme d'Agathon, deux enquêtes d'un grand retentissement : « L'Esprit de la nouvelle Sorbonne » et « Les Jeunes Gens d'aujourd'hui » où se trouvait brossé le portrait de la nouvelle génération nationaliste dont il faisait partie. Durant la guerre, il servit dans les chasseurs à pied, avant d'être détaché à la mission navale en Grèce, puis en Syrie. Rédacteur en chef (1920-1936), puis directeur (1936-1944) de *La Revue universelle*, qu'il avait fondée avec Jacques Bainville, il s'éloigna de Bergson, dont il se considérait disciple, pour se rapprocher de Maurras, dont il devint dans l'entre-deux-guerres un compagnon de route, adhérant au « nationalisme intégral », sans toutefois jamais écrire dans *L'Action française*. Engagé aux côtés des intellectuels de droite, Henri Massis fut l'un des principaux rédacteurs du « Manifeste des intellectuels français pour la défense de l'Occident et la paix en Europe », publié en octobre 1935 en soutien à la politique d'expansion mussolinienne. Il se rallia, après la défaite de 40, au maréchal Pétain, et occupa un temps un poste de chargé de mission au secrétariat général de la Jeunesse. Son anticollaborationnisme certain lui valut cependant, après un mois d'internement administratif à la Libération, de ne pas être autrement inquiété. Ses essais et études sur Romain Rolland, Renan, France, Barrès, Psichari, Proust, Lyautey, Maurras, ses entretiens avec Mussolini, Salazar, Franco, ses écrits politiques, dont *Défense de l'Occident*, fut le plus célèbre, composent une œuvre nombreuse. Après un échec au fauteuil Madelin contre Robert Kemp en 1956, Henri Massis fut élu à l'Académie française le 19 mai 1960. Il fut reçu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la coupole étant alors en réfection, le 3 juin 1961, par le duc de Lévis Mirepoix.

- ✓ *Allemagne d'hier et d'après-demain*. Paris, Éd. du Conquistador, 1949. NSd 17 079.
- ✓ *Au long d'une vie*. Préface de Thierry Maulnier. Paris, Plon, 1967. 8° N. S. 31 523.
- ✓ *Barrès et nous, suivi d'une correspondance inédite (1906-1923)*. Paris, Plon, 1962. 8° N. S. 29 061.
- ✓ *Entretien avec Mussolini : septembre 1933*. Abbeville, [sans nom], 1937. Collection « Les Amis d'Edouard », n° 166. « Exemplaire n° 88 pour M. Paul Morand ». AAd 50 (n° 166).
- ✓ *Les Jeunes gens d'aujourd'hui. Le goût de l'action. La foi patriotique. Une renaissance*

catholique. Le réalisme politique / Agathon [pseudonyme de Henri Massis et Alfred de Tarde]. Paris, Plon-Nourrit, 1913. NSd 10210. Couronné par l'Académie française, prix Montyon. Éd. 1912 : NSd 5884. ✓ *Jugements. [2]. André Gide, Romain Rolland, Georges Duhamel, Julien Benda, les chapelles littéraires*. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1924. NSd. 20324 (8). Envoi autographe de Henri Massis « à Paul Morand son dévoué confrère ». Fonds Paul Morand. ✓ *Maurras et notre temps*. Paris- Genève, La Palatine, 1951. 2 vol. NSd 17 627.

17. Georges IZARD. 1903-1973. Élu à l'Académie française en 1971.

Homme politique, avocat, journaliste, essayiste.



Issu d'une famille terrienne de l'Hérault et fils d'un directeur d'école, Georges Izard, après des études de lettres supérieures au lycée Louis-le-Grand, échoua en 1922 au concours de l'École normale supérieure. Il connut alors une crise religieuse, que Robert Aron évoqua lorsqu'il lui succéda : « *Georges Izard, de tempérament mystique, tourmenté dans son enfance par le problème de la mort et de la destinée, ne pouvait se contenter de l'agnosticisme de son père. Aussi bien son besoin de croire que sa volonté d'agir l'orientait vers les aventures de l'esprit. À cet adolescent disponible, des amis font d'abord rencontrer la religion réformée : le voici bientôt président des étudiants protestants. Mais en khâgne, à Louis-le-Grand, sous l'influence de Deléage qui l'entraîne un jour à l'église Saint-Étienne-du-Mont, il connaît une autre révélation : à la rentrée suivante, il sera président des étudiants catholiques.* »

Titulaire d'un DES de philosophie et d'une licence de droit, Georges Izard fut nommé en 1926 directeur de cabinet de Charles Daniélou, sous-secrétaire d'État à la Marine marchande, puis, sous le ministère Briand, à la Présidence du Conseil. En 1929, il épousa la fille de son ministre, sœur du cardinal Daniélou.

Inscrit au barreau de la cour d'appel de Paris en 1932, il devint, l'année suivante, secrétaire de la conférence du stage. Intellectuel engagé dans son temps, il fonda, avec Emmanuel Mounier la revue *Esprit*, dont il s'éloigna en 1933 pour rejoindre le Parti Frontiste de Gaston Bergery, dont il dirigea un temps l'hebdomadaire *La Flèche*. Élu en 1936 député frontiste de Meurthe-et-Moselle, il choisit en 1937 d'adhérer à la SFIO. Vice-président de la commission du travail à la Chambre, il est de ceux qui soutinrent l'Espagne républicaine et refusèrent, en juin 1940, de voter les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Ayant rejoint la Résistance, Georges Izard devint en 1943 secrétaire de l'OCM (Organisation civile et militaire). Membre de l'Assemblée consultative provisoire en tant que délégué de la Résistance, il participa encore à la Libération à la création de l'UDSR, dont il fut secrétaire général, avant de devenir président du Mouvement démocratique et socialiste pour les États-Unis d'Europe.

À la fin des années 40 toutefois, Georges Izard s'éloigna de la politique pour effectuer son retour au barreau, où son nom fut associé à la défense de grandes affaires : Kravchenko contre *Les Lettres françaises* en 1949, Claudel assigné par Maurras, ... Il est l'auteur de plusieurs essais.

- ✓ *L'Homme est révolutionnaire*. Paris, B. Grasset, 1945. NSd 25 652.
- ✓ *Kravchenko contre Moscou : plaidoiries de Me Heiszmann et de Me Izard / présentées par M. le bâtonnier Ribet*. Paris, les Éditions Paris-Vendôme, 1949. NSd 25 656.
- ✓ *Où va le communisme ? L'évolution du Parti communiste : Les textes*. Paris, B. Grasset, impr. 1936. NSd 25 654.
- ✓ *Sainte Catherine de Gênes et l'Au-delà*; préface de Jean Guitton. Paris, Seuil, 1969. NSd 25 655.
- ✓ *Viol d'un mausolée : le sens et l'avenir de la déstalinisation*. Paris, R. Julliard, 1957. NSd 25 653.
- ✓ Portrait de Georges Izard dans : *Discours prononcés en séance privée à l'Académie française pour la réception de M. Robert Aron le jeudi 17 avril 1975. Discours prononcé par M. Maurice Druon à l'occasion de la mort de M. Robert Aron, séance du 24 avril 1975*. 4° AA 255 B (1975, n° 9).

18. Robert ARON. 1898-1975. Élu à l'Académie française en 1974.

Historien, essayiste.

Fils du fondé de pouvoir d'un agent de change, Robert Aron est issu d'une vieille famille de la bourgeoisie juive originaire de l'est de la France. Il fut élève au lycée Condorcet, puis à la Faculté des Lettres de Paris où il obtint l'agrégation de lettres. Mobilisé à la fin de la Première Guerre mondiale, il fut blessé en 1918.

Après la guerre, il entra aux éditions Gallimard tout en devenant journaliste cinématographique et politique. Il montra de la curiosité pour les expressions les plus modernes et les plus provocantes de l'avant-garde littéraire et artistique de l'après-guerre.

Toutefois, quelque peu déçu par ses premières expériences, sa vie prit un nouveau cours lorsqu'il retrouva, en 1927, un ancien condisciple du lycée Condorcet, Arnaud Dandieu, avec lequel il publia un certain nombre d'essais politiques et dirigea une revue intitulée *L'Ordre nouveau*. En collaboration étroite avec Arnaud Dandieu, puis seul, après le décès brutal de celui-ci en 1933, Robert Aron prit une part très active à toutes les activités de *L'Ordre nouveau* jusqu'à la disparition du mouvement en 1938. Avec Arnaud Dandieu, Emmanuel Mounier, Denis de Rougemont, Daniel-Rops et Alexandre Marc, Robert Aron fit partie des groupes de jeunes Français qui cherchèrent à opposer une pensée et des institutions libres nouvelles aux dictatures d'extrême-droite ou d'extrême-gauche.

En 1941, il fut victime d'une des premières opérations d'arrestation collective dirigée contre les juifs et fut interné au camp de Mérignac près de Bordeaux. Relâché, il s'installa à Lyon, où il fut mêlé, par l'intermédiaire de son ami Jean Rigaut, aux préparatifs du débarquement américain en Afrique du Nord. Après celui-ci, il parvint à gagner Alger, où il fit partie des premières équipes administratives du général Giraud, puis du général de Gaulle. Avec Lucie Faure et Jean Amrouche, il y fonda la revue *La Nef*, dont il resta un des animateurs jusqu'en 1952. En 1944-1945, il contribua à la création du mouvement La Fédération et demeura jusqu'à sa mort un militant actif du Mouvement fédéraliste français, partisan actif de la création d'une fédération européenne.

Après la Libération, Robert Aron reprit des activités éditoriales et entreprit, à partir de 1950, un important travail de recherches historiques sur l'histoire contemporaine de la France, avec, notamment, *Histoire de Vichy* (1956), *Histoire de la Libération* (1959), *Histoire de l'Épuration*

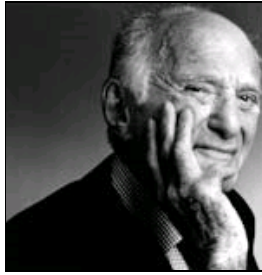
(1967-1975). Par ailleurs, son agnosticisme des années 1930 ayant fait place à un retour à la foi juive, Robert Aron, après 1945, consacra une part importante de sa réflexion aux questions religieuses et au dialogue entre juifs et chrétiens.

Robert Aron fut élu membre de l'Académie française le 7 mars 1974, le même jour que Maurice Schumann. Il mourut subitement, le 19 avril 1975, cinq jours avant la date prévue pour sa réception solennelle sous la Coupole. Son discours de réception avait cependant été lu et approuvé en séance privée le 17 avril. L'hommage à son prédécesseur au 32^e fauteuil, Georges Izard, a donc été prononcé ; c'est pourquoi son successeur, Maurice Rheims, dans son discours de réception n'a prononcé que l'hommage de Robert Aron et non celui de Georges Izard.

- ✓ *Ainsi priait Jésus enfant*. Paris, B. Grasset, 1968. NSd 22 277.
- ✓ *Ce que je crois*. Paris, Grasset, 1955. NSd 22 276.
- ✓ *Charles de Gaulle*. Paris, Libr. académique Perrin, 1964. 8°N. S. 30 182.
- ✓ *Discours contre la méthode*. Paris, Plon, 1974. 8°N. S. 35 910.
- ✓ *Les Grands dossiers de l'histoire contemporaine*. Paris, Librairie académique Perrin, 1962. NSd 20 000.
- ✓ *Histoire de Dieu... 1. Le Dieu des origines*. Paris, Plon, 1973. 8° N. S. 35 909.
- ✓ *Histoire de la libération de la France : juin 1944-mai 1945*. Paris, A. Fayard, 1959. Collection « Les grandes études contemporaines ». 8° N. S. 26 331 (n° 3).
- ✓ *Histoire de l'épuration. 3. 2. Le Monde de la presse, des arts, des lettres : 1944-1953* [avec la collaboration de Yvette Garnier-Rizet]. Paris, Fayard, 1975. Collection « Les Grandes études contemporaines ». 8° N.S. 26331 (n°19). Fonds Paul Morand.
Envoi autographe écrit par Robert Aron un mois jour pour jour avant sa mort : « Pour Paul Morand dont l'amitié me touche d'autant plus que j'ai plus d'admiration pour son œuvre, en très sincère souvenir, Robert Aron, le 19.3.75. » Contient des annotations manuscrites de Paul Morand.
- ✓ *"Où souffle l'Esprit" : judaïsme et chrétienté*. Paris, Plon, 1979. Recueil de textes, 1942-1974, réunis et présentés par S. Aron et S. Raymond-Weil). 8° N. S. 50 915.
- ✓ *Le piège où nous a pris l'histoire*. Paris, Albin Michel, 1950. NSd 17 372.
- ✓ *Retour à l'éternel*. Paris, A. Michel, 1946. NSd 16 589.
- ✓ *Le socialisme français face au marxisme*. Paris, B. Grasset, 1971. 8° N. S. 35 912.
- ✓ *Victoire à Waterloo*. Paris, Albin Michel, 1937. La couv. est ornée d'un dessin de Raffet intitulé "Veille de bataille". Fonds Paul Morand. NSd 22 780.
- ✓ Portrait de Robert Aron, dans *Discours de réception prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de Maurice Rheims le 17 février 1977*. Paris, Institut de France, 1977. 4° AA 255 B (1977, 3).

19. Maurice RHEIMS. 1910-2003. Élu à l'Académie française en 1976.

Romancier, historien de l'art.



Notice de l'Annuaire de l'Académie française : « Lorrain d'origine, né à Versailles, le 4 janvier 1910. Issu d'une famille de minotiers et de fonctionnaires. Études secondaires au lycée Janson de Sailly. Diplômes de l'École du Louvre et de l'École des hautes études. Officier au V^e génie en 1939.

A commandé en second le premier groupe de commando-parachutiste en Algérie. Commissaire-priseur de 1935 à 1972. A procédé aux plus grandes ventes des collections françaises et internationales pendant cette époque. Expert près la Cour d'appel et le Tribunal de grande instance de Paris, depuis 1972. Élu à l'Académie française, le 20 mai 1976, au fauteuil de Robert Aron (32^e fauteuil). Mort le 6 mars 2003 à Paris.

Maurice Rheims a contribué, par certains de ses livres (les premiers à traiter de l'Art 1900), à faire connaître un style jusque-là dédaigné, sauvant ainsi de la destruction plusieurs immeubles de Guimard et d'autres architectes du début du siècle, ainsi que des objets considérés alors comme mineurs mais qui, par leur originalité et leur qualité, rivalisent parfois avec les plus belles œuvres d'un passé plus lointain. Auteur d'un *Dictionnaire des néologismes* édité chez Larousse, premier ouvrage du genre écrit depuis la fin du XVIII^e siècle. Mort le 6 mars 2003. »

- ✓ *Apollon à Wall Street*. Paris, Seuil, 1992. 8° N.S. 45 416.
- ✓ *Attila, laisse ta petite sœur tranquille*. Roman. Paris, Flammarion, 1985. NSd 24 480.
- ✓ *Les Collectionneurs. De la curiosité, de la beauté, du goût, de la mode et de la spéculation*. Paris, Ramsay, 2002. 8° N.S. 48 851.
- ✓ *Crise Mine ou un Curieux dans la Tourmente*. Paris, Editions Odile Jacob, 1998. 8° N.S. 47 254.
- ✓ *Dictionnaire des mots sauvages. Ecrivains des XIX^e et XX^e siècles*. Paris, Larousse, 1969. NSd 22 785.
- ✓ *L'Enfer de la curiosité. De Marat au bain au petit pan de mur jaune*. Paris, Albin Michel, 1979. 8° N.S. 47 273.
- ✓ *En tous mes états*. Roman. Paris, Gallimard, 1993. 8° N.S. 45 776. Envoi autographe: « À la Bibliothèque de l'Institut, amicalement, Maurice Rheims.»
- ✓ *Les Forêts d'argent*. Roman. Paris, Gallimard, 1995. 8° N.S. 46 227. Envoi autographe: « À la Bibliothèque de l'Institut, à son exquise patronne, mille hommages, Maurice Rheims. »
- ✓ *Les Fortunes d'Apollon. L'Art, l'Argent, les Curieux, de Crésus aux Médicis*. Paris, Seuil, 1990. 8° N.S. 44 784. Envoi autographe: « À ceux qui oeuvrent à si bien entretenir cette admirable bibliothèque. Avec les hommages reconnaissants de Maurice Rheims, sept. 90. »
- ✓ *Les Greniers de Sienna*. Roman. Paris, Gallimard, 1987. 8° N.S. 44 156.
- ✓ *La Main*. Roman. Paris, Robert Laffont, 1977. NSd 22 768. Première édition : 1961.
- ✓ *Une Mémoire vagabonde. La préhistoire que nous vivons*. Paris, Flammarion, 1997. 8° N.S. 46 768.
- ✓ *Les Mots sauvages. Dictionnaire des mots inconnus des dictionnaires*. Ecrivains des 19^e et 20^e siècles. Paris, Larousse, 1989. 8° AA 9833 (1).

- ✓ *Nouveau voyage autour de ma chambre*. Paris, Gallimard, 2000. 8° N.S. 47 894. Envoi autographe de l'auteur à Mireille Pastoureau.
- ✓ *L'Objet 1900*. Paris, Arts et métiers graphiques, 1964. 8° N.S. 38 173.
- ✓ *Pour l'Amour de l'Art*. Paris, Gallimard, 1984. 8° N.S. 42 601. Envoi autographe de l'auteur à la Bibliothèque de l'Institut.
- ✓ *La Vie d'artiste*. Paris, Grasset, 1970. 8° N.S. 38 213.
- ✓ *La Vie étrange des objets. Histoire de la curiosité*. Paris, Plon, 1959. 8° G. Karaiskakais 628.

20. Alain ROBBE-GRILLET. 1922-2008. Élu à l'Académie française en 2004.

Homme de lettres, auteur, réalisateur.

Né le 18 août 1922 à Brest (Finistère). Études au lycée Buffon à Paris, lycée de Brest, lycée Saint-Louis à Paris, Institut national agronomique. Diplôme d'Ingénieur agronome. Chargé de mission à l'Institut national de la statistique à Paris (1945-48), Ingénieur à l'Institut des fruits et agrumes coloniaux, au Maroc, en Guinée française, à la Martinique et à la Guadeloupe (1949-51), Homme de lettres, Conseiller littéraire des Éditions de Minuit (1955-85), Auteur et réalisateur de films, Membre du Haut Comité pour la défense et l'expansion de la langue française (1966-68), Professeur à New York University et à Washington University, Directeur du Centre de sociologie de la littérature à l'université de Bruxelles (1980-88). Mort le 18 février 2008 à Caen.

- ✓ Jean MIESCH, *Robbe-Grillet*. Paris, Ed. Universitaires, 1965. Coll. Classiques du XXe siècle. AAd 241(75).
- ✓ *Préface à une vie d'écrivain*. Paris, Seuil, 2005. 8° N.S. 50 627.
- ✓ *Scénarios en rose et noir*. Paris, Fayard, 2005. 8° N.S. 50 624.



Exposition réalisée par Mireille Pastoureau, directeur de la Bibliothèque de l'Institut,
avec le concours de Ghislaine Vanier, magasinier principal.
Catalogue déchargeable sur le site de la bibliothèque : www.bibliotheque-institutdefrance.fr.